Romain Rolland et l'URSS : engagement politique et vision cosmique dans *L'Annonciatrice*

Roland Roudil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1433>

DOI : 10.4000/itineraires.1433

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 153-172

ISBN : 978-2-296-55744-4

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Roland Roudil, « Romain Rolland et l'URSS : engagement politique et vision cosmique dans *L'Annonciatrice* », *Itinéraires* [En ligne], 2011-4 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1433> ; DOI : 10.4000/itineraires.1433

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Romain Rolland et l'URSS : engagement politique et vision cosmique dans *L'Annonciatrice*

Abstract

The relations between Romain Rolland and communism cannot be considered independently from the spiritual question. *L'Annonciatrice*, the last part of *L'Âme enchantée*, offers a succession of portraits that show the complex relationship between the individual self and the cosmic self. Thus the question of the heroic action to change the world turns the work of art into a work of faith.

Keywords : communism, spirituality, heroïsm, art, faith

Mots clés : communisme, spiritualité, héroïsme, art, foi

Les rapports de Romain Rolland avec le communisme en général et les communistes en particulier sont complexes, en constante évolution, en étroite dépendance avec la situation politique de l'Europe de l'entre-deux-guerres, en relation avec l'évolution de ses idées sur la non-violence et soumis à l'influence de son épouse Maria Koudacheva que certains soupçonnaient d'être un agent soviétique, et dont le fils, résidant en URSS, pouvait pâtir des prises de position de son beau-père.

Durant les années 1930-1934, Rolland se range résolument du côté de l'Union soviétique tout en s'engageant dans le procès de Dimitrov, la campagne de libération en faveur de Thaelmann et l'affaire Victor Serge. Mais, lors de son voyage à Moscou en 1935, il rencontre Staline qui le déçoit. Il attend néanmoins le second procès de janvier 1937, dit du « Centre antisoviétique trotskyste de réserve », et surtout le pacte germano-soviétique d'août 1939 pour marquer sa défiance vis-à-vis du régime, sinon publiquement, du moins dans ses écrits autobiographiques. Tournant résolument le dos à la politique, il rencontre à la fin de sa vie des membres du PCF qui le courtisent, notamment Duclos, accompagné d'Aragon, ou bien Thorez¹.

1. L'évolution des idées politiques de Rolland a été résumée par Bernard Duchatelet dans l'introduction à *Voyage à Moscou*, Paris, Albin Michel, 1992.

La dernière partie de *l'Âme enchantée*, intitulée *L'Annonciatrice*, que l'écrivain rédige de 1929 à 1933, présente un intérêt particulier puisque sa rédaction se situe au moment où Rolland s'engage dans la voie du « compagnonnage » et qu'il se rapproche de la cause choisie par ce que certains appellent la Soviétie. Les nouvelles positions de l'auteur – qui jusqu'à présent, tout en plaidant la cause de la Révolution russe, ne voulait être mêlé à aucune lutte de partis² – s'y expriment nettement mais coexistent avec d'autres préoccupations qui furent celles de toute sa vie et de toute son œuvre, qu'elles soient éthiques, philosophiques ou religieuses, si bien que c'est à une véritable polyphonie que Rolland nous convie dans cette œuvre, où les voix multiples, incarnées par les nombreux personnages, sont autant de méditations sur l'état du monde et sur les postures à adopter pour s'y insérer, ou à lui opposer pour le transformer.

La première partie, « La mort d'un monde », s'ouvre sur le récit du jour de l'Armistice : dans la rue qui fête la paix, Marc, le fils d'Annette Rivière, se laisse dominer par ses instincts et rencontrant une jeune fille dans la foule l'agresse physiquement en lui mordant le cou. Cette attitude, contraire à la profession de foi chevaleresque du jeune homme, est l'occasion pour Rolland d'évoquer cette jeunesse d'après-guerre, qui, désarmée, ne sait plus donner du sens à un monde qui lui est apparu, dira Panaït Istrati, « sans foi, livré aux forces obscures et abrutissantes de la matière³ ». Abandonnés par leurs pères, les fils ne s'entendent pas entre eux ; ils ne reconnaissent pas leurs géniteurs, se taisent, déçus, devant leurs frères aînés de retour du combat. L'absence de maîtres, une instruction mise à mal pendant cinq ans de conflit, le spectacle passé de la violence guerrière leur rendent difficile la reconstruction d'un monde nouveau sur « les traités du crime et la stupidité⁴ ». L'écrivain montre l'itinéraire que suit le fils de son héroïne au milieu d'une jeunesse profondément individualiste, destructrice, jouisseuse, « désorbitée » dira Jean Guéhenno, et qui refuse de reconnaître de la valeur aux enseignements du demi-siècle passé.

Profondément opposé à toute religion, Marc va donc se construire, se réconcilier avec lui-même. À la recherche de la vraie vie, il échoue à exprimer son idéal dans un monde où prédominent le paraître, l'argent, la vitesse et le jeu. S'il est très tôt attiré par la Révolution russe, il exprime sa défiance à l'égard de la violence et ne peut se résoudre à l'action, essentiellement par méconnaissance du monde. Son individualisme s'exprime par une volonté

2. « Bolchevistes, socialistes, anarchistes m'intéressent fort peu en tant que théorie. Je ne défends pas un parti. Je défends [...] les peuples de Russie contre toutes les menées des gouvernements d'Europe et d'Amérique » (Romain Rolland, Lettre à Nicolas Lazarevitch du 16 novembre 1927, *ibid.*, p. 51).

3. Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10-18 », 1980, p. 12.

4. Romain Rolland, *L'Âme enchantée* [1922-1933], Paris, Albin Michel, 1950, p. 743.

de se surmonter dans un monde en dissolution mais l'appartenance politique pour changer la société lui est pour l'instant refusée. « Qu'avait-il à faire de toutes leurs rixes entre des *-ismes* – matérialisme, spiritualisme, socialisme, communisme, etc., etc !... Ce sont tous des colliers de chiens à l'attache⁵. »

On a peu de mal à reconnaître dans l'attitude de Marc celle de Rolland, qui n'a jamais voulu « s'enrôler dans un parti », et à percevoir, derrière celle de sa compagne, la jeune émigrée russe Assia, qui va peu à peu le guider vers une vision politique du monde, les traits de la future épouse de l'écrivain, à laquelle il dédie d'ailleurs *L'Âme enchantée*. Œuvre personnelle mais qui délivre un message social, elle s'apparente à *Jean-Christophe* par la description d'une génération et les moyens qu'elle se donne pour répondre à l'insatisfaction fondamentale que la société provoque en elle. « En dehors de son intérêt objectif, disait Rolland, qui lui avait consacré plus de douze ans de sa vie d'écrivain, elle m'a été, comme *Jean-Christophe*, une confession personnelle, le miroir d'une évolution morale, qui a été aussi celle d'une famille d'âmes et d'une époque⁶. »

Les personnages, porte-parole de l'auteur, rapportent ainsi ses cheminement de pensée, ses convictions, mais aussi ses interrogations et ses doutes. Personnage-clé de l'œuvre, Annette, qui vient d'introduire Assia dans des cercles français où l'on cherche un rapprochement culturel avec l'URSS, fait en sorte que sa belle-fille se rapproche de la représentation commerciale soviétique à Paris. Par son influence, Marc conçoit lentement la nécessité, pour sauver le « Moi individuel » de sauver le « soi communautaire ». Son individualisme revêt un sens précis : excepté celui des saints et des génies, il n'est de vrai individualisme « que celui qui est toujours prêt à risquer, celui qui paie, celui qui perd, s'il le faut, dans la bataille⁷ ». La voie est ouverte à l'engagement. Rolland remet donc en cause sa position lors de la publication de « Déclaration d'indépendance de l'esprit »⁸, jugée après-coup trop abstraite et trop confortable. Sans se renier, il prête à son personnage cette conviction que l'individualisme doit agir pour trois causes : « la cause de l'Indépendance de l'Esprit, celle de la Paix et celle de l'Europe ». Si se précisent les raisons d'agir sur le monde, d'autres problèmes se posent à lui pour changer cette société qu'il condamne : étudiant à la Sorbonne, il est coupé du monde ouvrier par son éducation et ses origines sociales.

À ce moment du récit intervient le narrateur : « Marc avait trouvé chez sa mère mon livre récent sur Gandhi ». Abordant le thème du sacrifice, le

5. *Ibid.*, p. 1026.

6. Romain Rolland, Lettre du 15 avril 1934 à Guéhenno, *L'Indépendance de l'esprit, Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland, 1919-1944*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 300.

7. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, *op. cit.*, p. 1092.

8. Romain Rolland, manifeste publié dans *L'Humanité* du 26 juin 1919, repris dans *Quinze ans de combat*, Paris, Rieder, 1935, p. 1.

narrateur se pose la question suivante : comment concilier l'« assentiment [de Marc] aux doctrines de passivité héroïque et de non-violence mises en action par Gandhi » et son amour du combat, cette « fièvre d'agir selon sa foi »⁹? Après avoir pris connaissance du credo de Gandhi : « La Vérité est Dieu », Marc se trouve confronté à deux forces qui se contredisent : « L'indépendance de l'individu et le sacrifice à la communauté. Marx et Gandhi. La *still voice* de l'âme éternelle, fille de Dieu, et la grandiose *Ananké* du matérialisme historique avec l'enclume et le marteau qui forge et reforge la société¹⁰. »

Le personnage se fait l'écho des interrogations de l'écrivain quand il s'est agi de choisir entre le *Sathyagra* du Mahatma et la révolution prolétarienne et qu'après avoir dit : « Ou Gandhi, ou Lénine », il eut affirmé « Gandhi et Lénine »¹¹. L'action de Marc va d'abord se limiter à une action de diffusion : en tant que libraire, il vend des livres et des brochures

de propagande antifasciste, antiimpérialiste, prosoviétique, progandhiste, etc. sans se décider à prendre position nette entre ces différentes formations de combat, mais en tâchant de se faire le lien entre ces armées et de les amener (rêve utopique) au front unique contre les forces massives de la Réaction¹².

En raison des attentats fascistes, la librairie devient un des foyers de l'émigration d'opposants italiens. Ainsi la critique de Marc, de plus en plus virulente, porte-t-elle sur le fascisme asservisseur et autocratique. L'immoralité du monde capitaliste dont profite une bourgeoisie dégénérée, responsable de l'état de la société, de ses crimes passés et à venir, est vivement dénoncée. Faisant sienne la parole de Goethe : « Guerre, Commerce et Piraterie sont trois en un consubstantiels », le jeune homme affermit sa conviction qu'il faut d'abord détruire le capitalisme avant d'instaurer le pacifisme, le vrai, à cent lieues du pacifisme genevois : « La Trinité a nom : Capitalisme. Pas d'autre alternative que de la détruire, ou d'accepter¹³ ! » Du coup, Marc va consacrer ses forces à la lutte antifasciste et anticapitaliste. Au moment d'écrire *L'Annonciatrice*, Rolland ne soutient pas encore fermement la politique des Soviets. C'est pourquoi Marc ne s'attaquera qu'à la finance industrielle, « les hommes des forges et des canons », « les trusteurs qui raflaient la presse et asservissaient l'opinion¹⁴ ».

Mais le fils d'Annette se méfie de la violence : il ne veut verser que son sang, et non celui des autres. Or, un jour qu'il participe à un meeting organisé par le Secours Rouge International (en faveur des détenus

9. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1105.

10. *Ibid.*, p. 1108.

11. Voir Roland Roudil, « Romain Rolland, Gandhi et Lénine ou les mésaventures du pacifisme », *Les Cahiers de Brèves*, n° 22, décembre 2008, p. 17.

12. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1151.

13. *Ibid.*, p. 1249.

14. *Ibid.*, p. 1258.

révolutionnaires politiques du monde entier et pour la défense des peuples coloniaux, opprimés par l'impérialisme des grands États), au moment de dénoncer le rôle joué par les comités d'industries dans les guerres de conquête, il est empêché de parler par des militants de l'Action française. Alors qu'il veut défendre Assia de l'agression d'un homme, il est pris de folie meurtrière :

Une brume de sang noyait ses yeux ; et son cerveau et son esprit baignait dans le sang. Il voulait le sang. Sa mâchoire claquait. Il eût lacéré, avec ses dents, l'ennemi. Et il ne s'apercevait pas que l'homme sous lui avait perdu connaissance. On eut de la peine à le dégrafer du corps inerte, qu'il broyait¹⁵.

Le voilà de nouveau en contradiction avec lui-même. Vaincu par la violence, il a versé le sang ; de plus il s'est jeté sur un homme qui lui ressemblait : « C'est moi que j'ai tué¹⁶ », pensera-t-il. Par cette agression, il a commis une faute irréparable et court vers son destin. Lors d'un voyage en Italie, au moment de sauver un jeune homme agressé par des fascistes, ces derniers le tuent sous l'œil impassible de la police. Il n'a donc pas suffi à Marc d'avoir voulu affirmer des convictions de justice : sa foi dans les forces de l'esprit reste inopérante. N'étant pas en rapport étroit avec l'être profond, elles ne valident pas les choix politiques de l'individu. L'action que l'antifascisme de Marc a générée révèle un être inaccompli qui n'a sa place que dans le monde des héros sacrifiés. Le personnage de Marc Rivière s'inscrit dans la lignée des grands vaincus que sont Aërt, mais aussi Berthiers et Françoise, dans *Les Vaincus*, « vaincus » non parce qu'ils sont morts mais parce qu'ils ont refusé la lutte, galerie de héros défaits auxquels vient s'ajouter le pacifiste Olivier qui, dans *Jean-Christophe*, meurt piétiné dans une bagarre, lors d'un défilé du 1^{er} mai, en portant secours au jeune Emmanuel. Dans le passage de l'individualisme abstrait à l'individualisme social, la voie de la violence comme moyen d'action n'est pas encore envisagée. Rolland exprime ici la position qu'il a tenue face à Barbusse au début des années 1920 dans sa controverse au sujet de « L'Indépendance de l'Esprit¹⁷ » : la fin ne justifie pas les moyens. Paradoxalement, il reviendra à Assia d'incarner le point de vue de l'auteur, exprimé plus tard dans le « Panorama » de *Quinze ans de combat* :

[L]a violence est, à certaines heures de l'histoire, une douloureuse nécessité, et [...] dans l'action nécessaire, les moyens ne sont pas un luxe de l'esprit, qui fait son choix entre eux confortablement, mais [...] un couteau sur la gorge, qu'on est contraint, même si le cœur le déplore, d'empoigner d'une main ferme et de retourner contre l'assassin, si l'on ne veut pas qu'il vous assassine¹⁸.

15. *Ibid.*, p. 1262-1263.

16. *Ibid.*, p. 1264.

17. De décembre 1921 à mars 1922, repris en partie dans *Quinze ans de Combat*, *op. cit.*, p. 33-58.

18. *Ibid.*, p. xx.

Assia intervient dans la vie de Marc alors que celui-ci vit un moment douloureux face « à cette terrible dissolution d'un monde dans sa fosse¹⁹ » et que, sous l'emprise de narcotiques, en proie à des délires nocturnes, il traverse une crise profonde. Victime de la guerre civile russe, fille d'un partisan de Kérénsky puis de Denikine, du socialisme révolutionnaire puis de la contre-révolution blanche, Assia est d'apparence frêle, avec des bras musclés, « un museau de chatte qui ne sera jamais domestiquée ». La vie ne l'a pas épargnée : son fils, né d'un viol, a été tué alors qu'elle avait dix-huit ans. Elle a vécu ensuite l'exode vers la Turquie, lors de la déroute de l'armée de Wrangel. Une fois émigrée à Paris, où elle vit misérablement, si elle n'adhère pas à la Russie nouvelle, elle est néanmoins attirée par « ces masses humaines en fusion²⁰ ». Cette difficulté à trouver une raison à son action pour s'y plonger corps et âme la rapproche de Marc, confronté au même doute. Mais elle va peu à peu découvrir l'énergie qu'inspire l'URSS aux âmes en détresse, percevoir les vertus du communisme face au libéralisme d'Occident « inorganisé, invertébré, sans franchise et sans vigueur ». Ainsi, « la brutalité de Moscou », au service des classes exploitées, fait « l'effet d'une bise qui fouette et désintoxique le sang »²¹. Attirée par le monde en train de se construire à l'Est, elle est impressionnée par les premières réalisations du *Gosplan* d'où sort « cette faune de monstres préhistoriques, les Dnieprostroï, les Avtostroy, les Magnitogorsk, qui de leurs trompes et de leurs défenses fouillent le sang de l'eau, de l'air et de la terre²² ». La liaison passagère d'Assia avec Dito Djanelidze la rapproche de l'action révolutionnaire sous toutes ses formes puisque cet homme cynique et despotique n'hésite pas à penser que l'ennemi, c'est « tout ce qui menace la cause ; et pour le supprimer, tous les moyens sont bons. L'action qui risque pour la cause ne sent jamais mauvais²³ ».

Assia ne reste pas sous l'emprise de ce Dito Djanelidze, à la fois révolutionnaire implacable et espion. Elle se sent proche néanmoins des sociétés qui refondent autoritairement le monde, et ne cache pas son intérêt pour l'expérience mussolinienne : c'est le combat qui l'intéresse et l'ennemi est celui qui se dérobe au combat ; naturellement, son choix est fait, que raffermît par la suite l'assassinat de Marc par les chemises noires :

Elle savait sinon qui, elle savait où était l'ennemi. Et elle savait où étaient les armes pour le frapper. Elle était pressée de rejoindre son camp – celui de la Révolution. Celui de la grande Union prolétarienne. Et elle se persuadait qu'en le faisant, ce serait la volonté de Marc qu'elle accomplirait²⁴.

19. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 962.

20. *Ibid.*, p. 972.

21. *Ibid.*, p. 1046.

22. *Ibid.*, p. 1047.

23. *Ibid.*, p. 1054.

24. *Ibid.*, p. 1345-1346.

Partie en Amérique, Assia dénonce alors avec son nouveau mari les abus de pouvoir et les crimes commis par les États sur les personnes de Sacco et Vanzetti, Tom Mooley. Lorsque le couple quitte les États-Unis et se rend au Mexique, en Bolivie et au Pérou, elle défend la cause indienne d'Amérique qu'elle cherche à rattacher aux grands mouvements d'émancipation asiatiques. On la voit à Shanghai, elle a été rencontrée dans le Transsibérien, reprend contact avec Moscou, suite à la mort de son mari dans une prison péruvienne. L'internationale de l'Esprit, telle qu'elle s'était exprimée après-guerre, se dégage ici de l'abstraction idéaliste pour contribuer, grâce aux « ingénieurs de l'âme » que sont les intellectuels, à la formation d'une équipe qui a toute sa place dans la Confédération du travail humain. Or, écrit Rolland à Eugène Relgis, « il ne doit plus être d'Internationale, digne de ce nom, qu'universelle²⁵ ».

La révolution s'universalise, pensée qu'illustre la seconde partie de *L'Annonciatrice* au titre évocateur : « L'Enfantement », et dont les dernières pages mettent en scène une nouvelle génération qui répand dans le monde l'idéal communiste : Vania, le fils de Marc et d'Assia, mais aussi Marcelle, la fille naturelle de Marc et Bernadette, et enfin Waldo, l'enfant du second mariage d'Assia avec Howard : « Le petit bonhomme de dix ans était gonflé de sa nouvelle importance moscovite. Il parlait de "notre" plan quinquennal, comme s'il faisait marcher le coche²⁶. » La jeunesse, ambassadrice de l'avenir, reconstruit sur le vieux monde, la *vita nuova*. Dans les luttes sociales, l'Esprit, qui garde toutes ses prérogatives de remise en cause, se tourne librement vers les « bâtisseurs » de Moscou :

J'ai dit, dans maints articles et maintes pages de mon *Âme Enchantée*, – je ne dirai jamais assez l'aversion que m'inspire cette idolâtrie de l'Esprit *in abstracto*, qui le déracine du sol où il prend vie, et qui, en même temps que des risques et des responsabilités du réel, le retranche de la puissante sève sans laquelle il n'est qu'une larve dégoûtante²⁷.

Annette Rivière – qui assume un rôle central dans l'économie générale de l'œuvre – n'intègre pas seulement les positions de ses enfants, qu'elle a le pouvoir de susciter par filiation ou parenté. Son action ne se définit pas par ses seules postures sociales. Sa vie entière exprime une manière d'être au monde qui donne à l'œuvre sa dimension philosophique, et reflète les méditations de son auteur sur la place de l'être humain non seulement ici et maintenant mais aussi dans l'histoire et l'univers.

Être à la vie intérieure rayonnante qui trouve à s'exprimer dans sa participation altruiste à des organismes d'action internationale, individualité construite dans l'indépendance et elle-même constellation qui éclaire,

25. Romain Rolland, *Quinze ans de Combat*, op. cit., p. XLIX.

26. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1439.

27. Romain Rolland, *Quinze ans de Combat*, op. cit., p. L.

nourrit et réchauffe son entourage, Annette, par la seule puissance de son âme, livre ses forces à l'action sans plan préétabli, sans même y penser, pourrait-on dire. Par le seul contact avec autrui, elle réalise l'unité dans la diversité, s'instaure dans un monde où rêve et action ne sont plus contradictoires. Elle rapproche les contraires :

Loin de se retirer dans le rêve de l'Un [...], elle en puisait, par ses racines, du fond de la terre, les énergies ; et elle les transfusait dans l'action. Que serait l'Un, si le sang de l'action n'y circulait point ? L'Un est en acte. L'Un est en marche. S'il s'arrêtait un seul moment, tout croulerait²⁸.

Cette harmonie intérieure qui lui permet d'offrir aux autres toutes les qualités de son être, la rapproche du monde jusqu'à l'union avec lui, dans sa totalité, même si, parce qu'aimante, elle est une « âme enchantée ». L'enchantement dont elle est porteuse – plus que victime – est ce pouvoir qu'ont sur elle les illusions, celles mises en œuvre dans *Liluli*²⁹ mais plus proches ici de la *Maya* des hindous. Au fil de ses expériences, sa vie s'épure, gagne en sérénité. Habitée « par un Eros invisible qui ne connaît pas les limites du *Fas* et du *Nefas*³⁰ », elle s'est manifestée sans que sa passion ait laissé quelque trace dans le monde : l'amour pour son père, dont elle apprend, après sa mort, qu'il a eu une fille d'une liaison cachée ; l'amour pour sa demi-sœur, avec qui elle rentrera en rivalité à propos d'un homme ; son amour pour son fils Marc, conçu en dehors du mariage et qui n'aura jamais conscience de la puissance de l'affection maternelle ; sa pitié enfin pour l'humanité, aux prises, durant la guerre, avec les instincts sanguinaires des nations, ce qui, lorsqu'elle se dévoue à un prisonnier allemand blessé, lui vaut le qualificatif de « défaitiste ». La mort de son fils lui fait accéder à une manifestation ultime d'amour que dévoile une note préparatoire du 11 juin 1921 dans laquelle Rolland précise la fin qu'il souhaite donner à son roman : « La cinquième forme – la dernière (quand elle a atteint et déjà dépassé le point de maturité) – sera tournée vers Dieu – vers l'Infini. Ce sera une profonde vie mystique (dont la confession de la grande mystique de Flournoy peut donner quelque idée) et dont rien ne transparaît au dehors³¹ ».

C'est dire la portée religieuse que Rolland rêvait d'assigner à son roman. Il en commence d'ailleurs la rédaction après *Clerambault* (1920) qui, selon Serge Duret, « annonce l'arrivée prochaine du message de la Fraternité universelle, le jaillissement de la vérité inscrit dans le rythme

28. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1358-1359.

29. Lettre de Rolland à Bloch du 20 décembre 1921 : « Ce que je représente dans *Liluli*, c'est la République (ou l'Empire) de l'Illusion. C'est la Liberté illusoire, le Droit mensonger, la Bondieuserie hypocrite et roublarde. Cela ne touche en rien à la vraie Justice, au vrai Divin, à l'héroïque Liberté » (Romain Rolland, *Textes politiques, sociaux et philosophiques choisis*, introduction et notes par Jean Albertini, Paris, Éditions sociales, 1970, p. 67).

30. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. x.

31. *Ibid.*

du cosmos³² ». Après avoir rédigé la première partie de *L'Âme enchantée* (*L'Été*, en 1922-1923) et avant d'en écrire la deuxième (*Mère et fils* en 1925-1926), il entreprend un « voyage intérieur », testament spirituel qui est moins le récit de son passé qu'une méditation d'essence religieuse, puisqu'elle ouvre, écrit-il, sur la « Vérité cosmique dont le centre est en moi, mais dont le rayon dépasse infiniment le cercle de mon existence³³ ». Ses trois études sur l'Inde l'ont également rapproché des sources de la spiritualité : *Mahatma Gandhi* (1924), s'il le sensibilise au choix de la non-acceptation dans la lutte pour l'émancipation des peuples, est la reconnaissance que cette résistance active est aussi alimentée par l'énergie de l'amour, de la foi et du sacrifice. Même si le projet remonte respectivement à 1902 et 1898³⁴, les deux pièces de théâtre *Pâques fleuries* (1926) et *Les Léonides* (1928) expriment la loi d'harmonie universelle. Quant à *l'Essai sur la mystique de l'Inde vivante*, publié en 1929, n'est-il pas une ouverture, telle que la pratiquait d'ailleurs Vivekananda avec ses disciples, « vers les larges horizons de la Vérité sans frontières, qui dépasse les murs des écoles et des races, qui embrasse et unifie toutes les vérités particulières³⁵ » ? Révélant cet aspect important de la pensée de Rolland qui ne provient ni d'analyses historiques ou politiques, ni de débats idéologiques – comme *L'Annonciatrice* en comporte beaucoup – *L'Âme enchantée* est le reflet d'un esprit enclin à la méditation philosophique, le fruit d'intuitions secrètes, d'expériences intérieures parmi lesquelles ce « sentiment océanique » qui initia une correspondance avec Freud³⁶. Comment concilier les données enregistrées par les expériences psychiques du « moi », les exigences de l'éthique et de l'« Esprit », au sens que Rolland donne à ce mot, c'est-à-dire de l'intelligence raisonnante, et les implications religieuses que donne au quotidien l'activité spirituelle avec d'une part les leçons qu'enseigne l'histoire, d'autre part l'appréhension d'un monde vécu comme exploré (« Le temps du monde fini commence », dit Paul Valéry à la même époque), donc limité, à organiser, à transformer ? De quelle manière mettre en harmonie la vie du corps individuel prêt à agir et à se sacrifier et les grandes causes sociales qu'expérimente l'humanité sous le regard de l'universel et de

32. Serge Duret, « La révolution pacifique d'Agénor Clerambault », dans *L'Europe en 1919 : pacifisme et révolution*, Villejuif, Les Amis d'Henri Barbusse, Les Éditions du Réveil des Combattants, 1995, p. 15.

33. Romain Rolland, *Le Voyage intérieur (Songe d'une vie)*, Paris, Albin Michel, 1959, p. 193.

34. Voir notes du 25 juin 1902 et du 11 septembre 1898 dans Guy Thuillier, *Romain Rolland de Jean-Christophe à Colas Breugnot*, Nevers, Société Académique du Nivernais, 2005, respectivement p. 48 et p. 36.

35. Romain Rolland, *La Vie de Vivekananda et l'Évangile universel*, Paris, Stock, [1929] 1977, p. 19.

36. Henri et Madeleine Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance (1923-1936)*, Paris, PUF, 1993, et Michel Hulin, *La Mystique sauvage*, PUF, coll. « Quadrige », 2008, p. 29-44.

l'éternité ? Tel est l'enjeu véritable de ce roman dont nombre d'auteurs (Jean Perus, Jean Albertini ou Tamara Motylova) ont privilégié, peut-être par choix idéologique, l'argumentation politique sans trop insister sur le fait que l'œuvre s'inscrit dans une recherche plus élargie, de nature métaphysique, même si celle-ci laissera plus tard leur auteur, et malgré Claudel et les Évangiles, « au seuil de la dernière porte ».

C'est lors de l'évocation de la vie professionnelle d'Annette aux côtés de Timon, courtier d'affaires internationales au service d'un vendeur d'armes, que Rolland s'emploie à éclairer le « moi » de son héroïne immergée dans les affaires du monde. Auprès de son patron, Annette découvre le règne de l'économie et son emprise sur les pouvoirs dirigeants qui font figure de « marionnettes » et se dérobent à leur devoir de défendre le sort de ceux que broient un tel système. Certes les nouveaux maîtres répudient le nationalisme, mais c'est pour mieux travailler à fonder un internationalisme de profits, une internationale de l'argent profondément amoral, qui spéculer sur la guerre et passe indistinctement des contrats avec les pays amis ou ennemis. Tel est le résultat de l'observation d'Annette qui s'émerveille de ces « duels de forces ». Elle connaît son moi profond, le « centre du cercle », mais mal la circonférence ; la disposition de son âme à se connaître elle-même lui permet cependant d'entrer en contact, par sympathie, avec ce qui lui est extérieur :

Beaucoup mieux que tous ces hommes, cette femme percevait, du premier coup, l'écliptique où la masse humaine roulait, irrésistiblement emportée par des forces élémentaires. Et sans chercher à leur résister, mais en cherchant, d'instinct, à s'identifier avec elles, elle s'efforçait d'épouser cette énergie qui était là, contre ses flancs ; et, tout jugement de qualité, morale ou immorale, mis de côté, elle eût voulu l'aider [Timon] à se réaliser³⁷.

Sans aucun principe moral ou religieux, elle voit les choses telles qu'elles sont, arrangées, dirait-on, par des puissances qui les dépassent. Quand la grande expérience de l'URSS lui apparaît comme un contrepoids nécessaire « à l'écrasante masse de la Réaction qui pliait les reins de l'Occident³⁸ », c'est vers ce pays qu'elle pousse tout naturellement Timon. Et lorsqu'il soutiendra des trusts opposés en mettant sur pied un cartel d'industries tourné contre l'hégémonie d'affaires anglo-saxonne, il incarnera à ses yeux « l'humain dans le Cyclope », « le barbare incorporé dans les légions de Rome qui s'apprête à ouvrir les portes à l'invasion ». L'influence d'Annette dans l'ordre établi du monde temporel, subversive, mouvante à l'image d'un monde effervescent, lui-même pris dans son imperturbable révolution sidérale, dépend d'un pouvoir supérieur dont elle n'a pas conscience mais dont elle n'est pas non plus le jouet. Son goût de l'action lui fait profiter du bon comme du mauvais tout en lui évitant les

37. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 879.

38. *Ibid.*, p. 904.

immobilités du fatalisme : « Que cette activité fût avec ou sans succès, c'était d'importance secondaire³⁹ », écrit le narrateur, dont le propos fait songer au tireur à l'arc dans la tradition zen : « Seul l'esprit est présent, en une sorte d'état de veille, qui ne se colore pas précisément de la teinte du "Moi", et plus capable de pénétrer tous les espaces, toutes les profondeurs, avec "des yeux qui entendent et des oreilles qui voient"⁴⁰. »

De cette manière – en ne cherchant pas à l'atteindre – l'esprit atteint sa cible : ainsi Annette qui, après la mort de son fils, est entourée d'une volée d'enfants, sans qu'elle ait vraiment voulu fonder une famille, elle qui pourtant fut si tôt orpheline. Les paroxysmes de la vie familiale avec ses morts et ses naissances, la dureté des relations professionnelles dans un monde d'affaires vorace, ses relations avec les hommes, douloureuses mais aussi sources de bonheur, Annette les vit par réception, en les accueillant comme reflet de cet ordre invisible que les mythes, les religions et les légendes ont su mettre en image. Son « Moi » imperturbable dans la course vers son destin s'imprègne de cet ordre inconnu : comme une métaphore qui donne à voir la chose sans la nommer, cet ordre lui apporte la connaissance.

Qu'il s'agisse de ses petits-enfants (Marcelle et Vania que Marc a eus avec Bernadette et Assia), ou du fils de sa bru remariée, Waldo, tous évoluent autour d'Annette Rivière avec amour et compassion. Elle est la Mère Universelle qui a le pouvoir d'enfanter chair et idées. Lorsqu'elle se met à lire les ouvrages d'un ancien ami, Julien Davy, elle retrouve en lui des convictions exprimées par elle plusieurs années auparavant : « Elle les reconnaissait, ses poussins⁴¹... ». Le comte Bruno Chiarenza, qu'Annette a rencontré en Italie suite à une catastrophe ferroviaire dont elle a été victime, concrétise le mieux cette propension à libérer en soi la « pure humanité ». Cet homme qui a tout perdu dans un tremblement de terre, femme, enfant, maison et fortune, se reconstruit par son engagement dans le service social en Albanie, en Macédoine, mais aussi en Italie, où, philanthrope comme Annette, il se consacre au relèvement du Mezzogiorno et verse une grosse partie de ses revenus à des associations et œuvres nationales italiennes. Médecin et terrassier, le comte Bruno est aussi apôtre, ayant expérimenté au Tibet la vie monastique des lamas et pratiqué en Inde le sacrifice dans le temple de Kali. Cet apostolat social provient d'un esprit méditatif, féru d'hellénisme et d'orientalisme, qui s'est familiarisé avec le sens occulte des vieux mythes de la Grèce, leur symbolisme divinateur, et a vu combien Pythagore et Empédocle se rapprochaient des enseignements de l'Orient⁴².

39. *Ibid.*, p. 853.

40. Eugen Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du Tir à l'Arc*, Paris, Dervy, 1994, p. 77-78.

41. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1157.

42. Ainsi la pensée d'Empédocle a-t-elle « des racines dans les rêves de l'Asie », « des échos jusque dans l'Inde » (Romain Rolland, « Empédocle d'Agrigente », *Compagnons de route*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 28).

Par la force de son amour, il expérimente l'identité avec les vivants, se distinguant en cela de Julien Davy, autre ami d'Annette, qui, orientaliste lui aussi, situe son action dans la dénonciation critique plus que dans la construction positive. Le pessimisme de Julien et l'optimisme de Bruno, sortis des flancs d'Annette, sont les deux dispositions d'une âme dont l'équanimité s'exprime sur le visage de l'héroïne sous la forme du sourire du Bouddha, ou bien du « regard ouaté » de la chouette de Minerve⁴³. Par simple contemplation de l'Être, Annette accueille en elle les forces synthétisées de l'Orient et de l'Occident.

L'omniprésence d'Annette Rivière ne se limite pas au positionnement géographique des personnages sur la planète (Amériques, URSS, Europe, Inde, etc.) ni à sa descendance insérée dans un continuum historique. L'âme d'Annette parcourt le réseau de ses relations : Julien Davy ou Bruno, semblent nés d'elle mais paraissent aussi l'avoir formée. De la même manière, après la disparition de son fils, elle tient des meetings pour lui proposer *post mortem*, par-delà l'engagement antifasciste mené de son vivant, une voie conduisant à l'action, œuvre qu'à son tour poursuivra Vania, sa petite-fille :

Elle [Vania] contribua, par sa netteté, par son esprit de femme, simplificateur et pratique, à opérer un reclassement, nécessaire, des partis. Indifférente aux étiquettes et au formalisme bureaucratique. Elle obligeait ceux des deux Internationales, sœurs et ennemies, à se compter sur le terrain de l'action. On discuterait plus tard la théorie⁴⁴ !

Le fils mort, l'action sociale entreprise par lui de son vivant est donc prise en charge par sa descendance. Mais dans le même temps, le fils renaît en elle et c'est lui qui enfante la mère. Tel est l'un des sens possibles de la dernière partie de *L'Annonciatrice*, « L'enfantement » : « Hier mon fruit, aujourd'hui mon arbre⁴⁵ ».

Cette union dans le Tout transparaît dans les prises de position apparemment inconciliables des personnages : individualisme et socialisme, action et non-agir (Bruno finit par privilégier l'être sur l'action), violence et non-violence (« Tout devait avoir place dans l'armée : le grand Refus organisé de Gandhi, et les troupes d'assaut de Lénine⁴⁶ »), union des contraires qui se réalise – comme ce fils qui, né de la mère, l'enfante à son tour – par des logiques temporelles à rebours. L'action est de tous les temps, qui, se servant de l'énergie, la transforme en œuvre, en ordre nouveau. Le choix de la cause vient plus tard. Ainsi Marc pensait-il que :

43. Romain Rolland, *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1359 et p. 1428.

44. *Ibid.*, p. 1361.

45. *Ibid.*, p. 1328.

46. *Ibid.*, p. 1358.

[D]ans cette époque de masses énormes en fusion, grosses d'énergies, que l'impuissance démocratique laisse s'user et s'entre-détruire, il n'y a que deux hauts fourneaux qui sachent les utiliser : la Rome du *Duce* et l'U.R.S.S. Mais celle-ci détruit l'ordre des choses ancien, et elle prétend fonder un ordre nouveau. L'autre s'accommode des éléments du passé, qu'il renouvelle en changeant la forme plus que le fond⁴⁷.

Le choix d'Annette qui met sa personne au service de la cause antifasciste prépare celui que fera Rolland pour cette vérité venue de l'Est. Ce choix, cependant, du point de vue où Annette se place, semble bien un parti pris, même si, jeu de mots mis à part, elle ne prend pas parti en faveur du communisme, ce rôle étant dévolu au personnage d'Assia. Car tout se vaut dans l'univers de Maya, l'essentiel comme le superficiel, l'acte contingent et l'acte nécessaire, toute action n'étant qu'agitation dans le monde des illusions. Cependant l'expérience du rapprochement avec l'Un, cette absorption dans l'Éternel et le Tout, ont fait entrevoir à Annette un monde auquel il ne sera possible de s'identifier qu'au moment de la mort. En attendant, ce qu'elle a connu de plus haut l'autorise à choisir ici-bas une illusion, une autre, en toute connaissance de cause. Ce choix de l'engagement dans un monde où les extrêmes s'identifient, Assia le vit avec douleur mais trouve le moyen de le justifier :

Elle n'y arriva pas sans un long et tumultueux combat. Assia n'est jamais dupe, même des illusions nécessaires qu'elle construit. Mais quand est nécessaire l'illusion pour qu'on reprenne pied dans l'agissante réalité, c'est donc que l'illusion est un morceau aussi de la réalité ; et elle a droit à se réaliser... Le droit, la force... Il faut qu'elle conquière son droit⁴⁸.

Ayant eu par illuminations intermittentes la vision de l'Absolu, l'âme peut choisir sur le plan relatif des choses d'œuvrer dans le monde du « réel ». C'est pourquoi *L'Annonciatrice* est aussi un plaidoyer en faveur de cette société nouvelle dont Annette, « pierre de la Cité de Dieu⁴⁹ », annonce l'émergence. Il n'est pas anodin que l'aboutissement de l'itinéraire de Marc et Annette soit, comme le précise une note du 6 décembre 1930, « l'individualisme social – ou cosmique – partie intégrante d'un tout humain (en vivant), pensant et agissant en fonction de ce tout⁵⁰ ». Cet individualisme « cosmique » confirme que l'œuvre est placée sous le signe d'une mystique, panthéiste en l'occurrence, que renforce une conception de

47. *Ibid.*, p. 1281.

48. *Ibid.*, p. 1346.

49. *Ibid.*, p. 1443-1444.

50. Jean Pérus, *Romain Rolland et Maxime Gorki*, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1968, p. 259. Bernard Duchatelet se demande si dans l'expression « individualisme social ou cosmique », le *ou* est bien disjonctif, comme le croit Jean Pérus, ce en quoi il se trouve en désaccord avec lui (Bernard Duchatelet, *Romain Rolland, La pensée et l'Action*, Brest, Université de Bretagne occidentale et CNRS, Centre d'Études des Correspondances des XIX^e et XX^e siècles, 1997, p. 158).

l'histoire déjà présente dans *Empédocle d'Agrigente* où l'auteur commentait l'affrontement gigantesque des forces de l'Amour et de la Haine. De même, la révolution communiste, pour l'auteur d'ouvrages sur la pensée hindoue, est la marque de l'accomplissement, dans une sorte de parousie laïque, de l'ordre universel manifesté dans le Dharma. Rolland recopie d'ailleurs dans son *Journal* la lettre reçue en août 1932 d'une correspondante belge qui, en étudiant le yoga tantrique, s'est convertie au communisme. Elle y voit « la base unique de réalisation de l'Unité », « la manifestation grandiose de l'Énergie Cosmique dans son double aspect destructeur et créateur », et affirme sa « foi en une Réalité Une [...] manifestée dans toute la Vie – et la recherche de l'Union consciente [...] avec cette Unité ». « Et ceci, poursuit-elle, je l'ai trouvé mieux réalisé dans la grande œuvre sociale des bolcheviks que par aucune religion, aucune mystique »⁵¹.

La vision philosophico-religieuse de Rolland se teinte des lueurs venues de l'Est et donne donc à une pensée globalisante les prolongements politiques qui lui manquaient depuis la guerre, à cette époque où une profession de foi « au-dessus de la mêlée » n'avait constitué à elle seule qu'un pacifisme abstrait sujet à caution⁵². De plus, la science, maintenant que l'Église n'est plus, constitue, dans une perspective universaliste chère à l'auteur, un véritable trait d'union entre les peuples, un « flambeau que la jeune humanité libérée de l'URSS et de l'Asie renouvelée doit ressaisir et en faire sa torche dans sa marche »⁵³. Les nouveaux acquis de l'astronomie lui font entrevoir l'univers comme fini et parachèvent ainsi une conception holistique du monde qui s'accommode des fondements immatériels de la spiritualité. Sa conviction que l'Occident est dans les mains de l'Est européen et asiatique est un autre aspect de sa pensée, qui, exprimée juste après la guerre, permet d'expliquer le choix délibéré de la cause russe.

En réalité, c'est la pensée politique de l'auteur, entre le projet initial de *L'Âme enchantée* (1921-1922) et celui de la rédaction de *L'Annonciatrice* (octobre 1929 – avril 1932), qui a surtout évolué. S'il reprend son propos antérieur sur la dénonciation de la dictature, Rolland n'ignore pas que la puissance de Staline va grandissant, et qu'au XIV^e Congrès, « la main à la fois ferme et souple »⁵⁴ de son secrétaire général a brisé, au sein du Parti, toute opposition. Paradoxalement, Rolland se rapproche de l'URSS au moment où Staline prépare pour le XV^e Congrès de 1927 la collectivisation des terres et la lutte contre les koulaks et les tchasniks (commerçants

51. Romain Rolland, *Inde. Journal, 1915-1943*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 396-397.

52. Voir Roland Roudil, « Au-dessus de la mêlée, un manifeste pacifiste ? », dans Bernard Duchatelet (dir.), *Romain Rolland, une œuvre de paix*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 61-71.

53. Romain Rolland, Lettre du 22 avril 1931, *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki, 1916-1936*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 231.

54. Romain Rolland, *Quinze ans de Combat*, op. cit., p. xxviii.

enrichis). Deux ans plus tard, il prend connaissance, par Else Hartoch⁵⁵, de la situation du pays, du durcissement du régime et de sa violence. Que ce soit l'expulsion de Trotski ou l'éviction de Boukharine du Bureau politique, les procès des bactériologues, des quarante-huit « saboteurs » du trust de l'alimentation ou du Parti industriel, rien n'empêchera Rolland de soutenir désormais la république du prolétariat, ni de se fâcher avec Panaït Istrati, qui après ses séjours en URSS exprime vivement sa déception⁵⁶. Il préfère se ranger du côté de Duhamel qui, lui aussi, a relaté son *Voyage à Moscou*, (« Attendons avec patience⁵⁷ », écrit-il) ou de Barbusse, dont le récit de 1930, vante la « santé harmonieuse du grand corps collectif⁵⁸ », même si nombre de témoignages paraissant ces années-là dénoncent misère et famine, injustices et violences.

Rolland privilégie la lecture d'œuvres comme *Pitilietka, le plan russe* de Michaël Farbman, qui met en avant la « foi vivante » des bolcheviques dans le quinquennal : « cette foi sans bornes dans la puissance conquérante de l'énergie et de l'offensive [qui] permet aux Bolcheviks d'entreprendre les plus difficiles, les plus terribles tâches⁵⁹ ».

La Jeunesse russe d'Ella Maillart lui montre aussi une nouvelle génération à la recherche, par le sport notamment, du dépassement de soi, en quête de nouvelles valeurs, d'un nouveau langage, d'une égalité des sexes qui préfigurent la venue de l'Homme nouveau dans un nouveau « Nouveau Monde », dans la construction duquel la jeune génération est appelée à jouer un rôle majeur.

Après avoir achevé la *Vie de Vivekananda*, en mai 1929, Rolland fait paraître en octobre, au moment où il reprend l'écriture de *L'Âme enchantée*, un article dans *Europe* et *Izvestia*, intitulé « La Piraterie de la Paix ». Il y dénonce l'alliance franco-allemande des « capitaines d'industries » dont le but est de former une Internationale du capital et de la guerre qui ne cache pas ses projets d'agression contre l'URSS : « Nous estimons, nous, que l'URSS a fait, depuis dix ans, une expérience sociale grandiose et douloureuse – dont le succès est encore incertain – mais qui est l'unique effort puissant de la vieille Europe pour créer un monde nouveau ». Et de conclure : « Donc, bas les mains devant l'URSS ! Et nous veillons⁶⁰ ! »

55. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 287.

56. Un article, paru en octobre 1929 à la *NRF* sur « l'affaire Roussakov », dénonce le régime de terreur instauré par les dirigeants soviétiques.

57. Georges Duhamel, *Le Voyage à Moscou*, Paris, Mercure de France, 1928, p. 106.

58. Henri Barbusse, *Russie*, Paris, Flammarion, 1930, p. 148.

59. Michaël Farbman, *Pitilietka*, Paris, Éditions Rieder, 1931, p. 214.

60. Romain Rolland, *Par la Révolution la Paix*, Paris, Éditions sociales internationales, 1935, p. 25-26.

L'auteur excuse les crimes de la révolution, ceux-là même qui jusqu'à présent l'en éloignaient : n'est-elle pas en quelque sorte la poursuite de la Révolution française ? En avril de l'année suivante, dans « Pour la défense de l'URSS », il s'élève contre la campagne de presse menée par l'Internationale des affaires qui soutient les fascismes les plus sanglants. Se souvenant du pouvoir de manipulation des « publicistes » dont il a été victime durant le premier conflit mondial, il n'a aucune confiance en leur information, et préfère s'en remettre aux « sources sûres » que lui fait parvenir (de Sorrente...) son ami Gorki. Dans « Europe, élargis-toi », de février 1931, à travers les figures de Gaston Riou et sa « Ligue France-Europe », fondée l'année précédente, et celle du comte Coudenhove-Kalergi, fondateur de « Pan-Europa », il s'en prend à cet européanisme qui « permet aux vainqueurs une magnanimité sans risque et sans frais⁶¹ », autant de thèmes repris dans *L'Annonciatrice* et « Panorama ». Devant la « montée des périls », le doute n'est plus permis. En écho au conseil de cet organisateur de l'*Intourist* qui dit à Marc Chadourne : « En face des Soviets, il faut être pour ou contre. L'on ne peut pas, l'on n'a pas le droit d'être neutre⁶² », Rolland choisit les bâtisseurs de l'ère quinquennale. Non seulement il l'affirme par voie de presse, mais il se propose d'être un intermédiaire entre l'URSS et l'Occident capitaliste, en demandant, à Gorki notamment, qu'on lui donne les éléments d'information nécessaires pour rétablir la vérité bafouée par la presse nationale et assurer ainsi la défense de la cause soviétique. Cet engagement ira croissant jusqu'à son entretien avec Staline où il se permettra de conseiller le dictateur en vue d'améliorer sa communication avec les pays étrangers. Rolland, parti en guerre contre l'antibolchevisme, peaufine son image d'intellectuel militant, et rédigera, de 1931 à 1939, quelques soixante-quinze articles⁶³ pour soutenir le « travail de géant » de cette Russie bolcheviste, qui, dira plus tard Henri Massis, « se croit l'annonciatrice de la régénération du monde⁶⁴ ». Ses positions ne sont pas très éloignées à cette époque de celles de Barbusse qui, dans le dernier chapitre de *Russie*, affirme que, face à la « guerre de révélations » que se livrent les pro- et antibolcheviques, une seule attitude convient, qui « doit porter [...] sur des ensembles, et non sur des détails, parce que, contre l'ensemble, le détail ment »⁶⁵.

Courtisé par l'URSS (en 1931, il reçoit d'Arosev, le chef de la mission diplomatique russe à Prague, des vœux du nouvel an et, pour son anniversaire, des félicitations de Voks), édité par la maison Vremia de Leningrad qui fait paraître en russe le deuxième volume de ses œuvres complètes (dont Rolland décide que les droits d'auteur iront à l'université de Moscou pour alimenter les bourses aux étudiants), se rapprochant de Gorki (son article

61. Romain Rolland, *Quinze ans de Combat*, op. cit., p. 116.

62. Marc Chadourne, *L'URSS sans passion*, Paris, Plon, 1932, p. 1.

63. Jean Pérus, *Romain Rolland et Maxime Gorki*, op. cit., p. 279.

64. Henri Massis, *Découverte de la Russie*, Paris, H. Lardanchet, 1944, p. 21.

65. Henri Barbusse, *Russie*, op. cit., p. 253.

sur le premier « oudarnik », « ouvrier de choc », de la République universelle du Travail date de mai 1931⁶⁶), l'écrivain se rapproche dans un même temps de Maria Pavlovna Koudacheva, chargée par lui de suivre de près la préparation de l'édition de ses œuvres. Or, c'est durant cette période – de l'été 1929, où Rolland fait intervenir Gorki pour que Maria Koudacheva puisse venir en Suisse romande, à l'été 1931, date à laquelle elle s'installe chez lui – qu'il commence à exprimer son soutien à l'œuvre de construction mise en place par le plan quinquennal. Entre temps, une note de *L'Âme enchantée* du 6 décembre 1930 porte la marque de sa nouvelle passion pour la future M^{me} Rolland : alors qu'il brosse le portrait d'Assia, qui porte le prénom de Dacha dans un premier temps, Rolland transforme ce dernier en Macha, prénom affectueux qu'il donnait dans l'intimité à sa compagne⁶⁷, *lapsus calami* qui en dit long sur la présence de son égérie russe dans la rédaction de *L'Annonciatrice*...

Les événements de sa vie personnelle le poussent donc vers la révolution des Soviets, en même temps qu'ils le mettent en relation avec une religion positiviste qui lui rappelle le propos de Péguy sur l'union de la mystique et de l'action dans le siècle, et l'insertion du spirituel dans le temporel. La foi dans le communisme accomplit en définitive ici et maintenant les exigences de la *Civitas Dei*. Avant de s'orienter à la fin de sa vie, sans se convertir néanmoins au catholicisme, vers un Dieu personnel, il voit dans cet État du futur, avec ses villes-machines titanesques, ses citadelles de l'acier et de l'électricité, le lieu d'une démocratie renouvelée : la Cité de la Fraternité humaine. « Il s'agit de la vie – de la vie de cette société nouvelle qui s'essaie, rude, chaotique, mais puissante, et poussée par la foi raisonnée et volontaire en un ordre plus juste des Travailleurs humains associés⁶⁸. »

S'inspirant d'une vision messianique du monde, et avant d'affirmer la pauvreté morale du panthéisme et les faiblesses d'une conception océanique et impersonnelle de l'Être, Rolland, fidèle à son amour de l'humanité, renoue avec la Révolution française, dont Renan disait, dans *L'Avenir de la science*, qu'elle était « le premier essai de l'humanité pour prendre ses propres rênes et se diriger elle-même ».

La dernière partie de *L'Âme enchantée* se situe à un moment charnière dans l'évolution des idées politiques de Rolland. *L'Annonciatrice* dévoile en effet non seulement les divers aspects de la pensée globale de l'auteur (l'héroïsme, le pacifisme, l'internationalisme notamment), mais aussi l'évolution depuis la guerre des idées dominantes qui la constituent, de

66. Romain Rolland, « Au premier “oudarnik” de la République universelle du Travail » [Introduction à l'édition française de Gorki : *Eux et nous*], *Quinze ans de Combat*, op. cit., p. 136.

67. Bernard Duchatelet, *Voyage à Moscou*, op. cit., p. 61.

68. Romain Rolland, *L'Indépendance de l'esprit*, op. cit., p. 148.

l'indépendance de l'esprit *in abstracto* à l'engagement en faveur de l'œuvre de construction soviétique. Reste, dans un contenu aux contours prismatiques, l'affirmation double d'un moi éternel soumis aux flux et reflux de l'histoire et d'un moi personnel qui, grâce au pouvoir de la Raison libre de ses choix, le conduira à porter le programme prêté à *L'Âme enchantée* au Congrès d'Amsterdam d'août 1932⁶⁹. Commencée au début des années 1920 et achevée au début des années 1930, *L'Âme enchantée* porte la marque de deux époques à propos desquelles on a pu dire que la première était placée sous le signe de l'introspection psychologique, et l'autre tournée vers les préoccupations sociales et l'histoire, vers ce « destin du siècle », qui préoccupe Jean-Richard Bloch à la même époque. L'itinéraire de Rolland s'inscrit dans le paysage intellectuel des années 1925-1930 en quête de la régénération d'un Occident vieillissant, quête qui poussera l'auteur de *La Nuit kurde* vers la « renaissance juive » et l'Europe multiculturelle de Berlin⁷⁰ ou certains surréalistes vers le communisme officiel. La force à la fois révolutionnaire et apaisée d'Annette – qui fait irruption dans le champ littéraire du roman quelques années à peine avant le personnage de Catherine dans *Les Cloches de Bâle* – rappelle que le destin de l'humanité n'est plus affaire d'hommes héroïques et virils, ni la femme cette « garçonne » décrite par Victor Margueritte. Sur le plan de l'engagement politique enfin, *L'Annonciatrice* préfigure l'entrée en lice des intellectuels qui, comme Nizan, Aragon, Malraux et Guéhenno vont s'employer, à partir du Congrès de la Culture en 1935, à prouver que l'antifascisme va de pair avec la défense de l'URSS, et que « l'union soviétique de la violence et du sang est devenue l'Union soviétique de la culture », transformant la révolution bolchevique en révolution humaniste⁷¹. Rolland ne disait-il pas à la fin de son « Panorama » vouloir « dégager virilement, à la suite de Marx, l'homme réel de l'être abstrait, et [...] le conduire au seuil du règne de la vraie liberté, en montrant, comme il l'a fait, la coexistence ou la coïncidence naturelle et logique du communisme avec l'humanisme⁷² » ? Rolland, malgré ses félicitations et ses remerciements dès 1917 à la Russie libre et libératrice⁷³, semblera à partir des années 1930 se trouver à la traîne de ce mouvement de pensée porté par la nouvelle génération. Et ce n'est pas, quelques années plus tard, son voyage à Moscou ou sa « récupération » par le Front populaire, qui vont réussir à le mettre en première ligne du combat communiste : le vieil intellectuel de soixante-dix ans, dont la pensée

69. Romain Rolland, *Quinze ans de combat*, op. cit., p. LIII.

70. Voir Wolfgang Asholt et Claudine Delphis, *Jean-Richard Bloch ou la découverte du monde connu : Jérusalem et Berlin (1925-1928)*, Paris, Champion, 2010.

71. James Steel, « “Staline l'humaniste” ou l'édification d'un mythe », *Revue française de science politique*, vol. 36, n° 35, 1986, p. 633-645.

72. Romain Rolland, *Quinze ans de combat*, op. cit., p. LX.

73. Voir Romain Rolland, « À la Russie libre et libératrice » [*Demain*, 1^{er} mai 1917], *L'Esprit Libre*, Paris, Albin Michel, 1953, p. 211.

ne s'exprime plus que par des messages publiés dans les journaux ou lus par d'autres dans des congrès, n'est plus qu'une effigie. *L'Annonciatrice*, encore sous l'emprise du plan quinquennal et de ses espoirs, est bien loin, et le roman est achevé lorsqu'à la fin de l'année 1932, les dirigeants soviétiques adoptent la ligne du réalisme socialiste. Peut-on dire ainsi, à la suite de Jean Pérus, que *L'Âme enchantée* est « le premier chef-d'œuvre de cet art qu'essayait de formuler le réalisme socialiste⁷⁴ » ? N'est-ce pas oublier la préoccupation première de l'écrivain, qui, dans une lettre de début 1930, adressée à Armin T. Wegner, résumait ainsi son point de vue : distinguant en lui « le moi d'un jour » et le « moi de toujours », le moi individuel et le « moi cosmique », il reconnaissait que « le principal problème de la vie [était] d'harmoniser les deux moi »⁷⁵. C'est pourquoi, alors que le monde est mené par les lois du cosmos, il n'a pas de mal à excuser les erreurs de la Révolution russe : « Elle est brutale et elle détruit sur son passage des êtres que j'aime et des idées et des valeurs que je vénère. Mais elle est la marche même du Cosmos, du Moi éternel – qui la brisera, après s'en être servi, pour atteindre à la prochaine étape⁷⁶. »

La violence est donc « la loi du flux sauvage de la révolution⁷⁷ ». Mais apparaît aussi dans la même lettre l'image de la cathédrale en construction, symbole de l'harmonie. Se souvenant d'Héraclite, selon qui les contraires s'accordent et l'harmonie naît de ce qui diffère, il écrit :

Ma paix est celle des voûtes d'ogive, dans les cathédrales, où s'équilibrent exactement, au-dessus de l'abîme, les poussées et les contre-poussées. Et je suis moi-même (en mon esprit) la voûte, et dans ma vie (individuelle) un arc-boutant⁷⁸.

Ceci étant, la véritable paix est celle d'Annette – *Pace. Amore* –, lorsque l'âme enchantée s'élance vers « l'écluse par où s'écoule la Voie Lactée, collier des nuits, serpent des mondes, qui déroule dans la prairie de l'Infini ses anneaux d'Être⁷⁹ ». C'est sous l'angle de l'expérience ultime que doit être lu en fin de compte le second roman-fleuve de Rolland, cette mort qui abolit les contraires et dont l'âme, quand elle réalise la vraie loi de sa nature, a parfois l'intuition dans son contact avec l'Universel. Ce sens immédiat de l'Unité qu'elle reçoit de sa vision directe de l'Être n'a pas paru contradictoire aux yeux de Rolland avec son engagement auprès des bâtisseurs d'un ordre nouveau qui réalisaient dans une foi héroïque ce pour quoi sa vie durant il s'était battu : la régénérescence du monde grâce

74. Jean Pérus, *Romain Rolland et Maxime Gorki*, op. cit., p. 316.

75. Romain Rolland, Lettre du 15 janvier 1930, *Un beau visage à tous sens. Choix de lettres de Romain Rolland (1886-1944)*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 289.

76. *Ibid.*, p. 290.

77. *Ibid.*

78. *Ibid.*, p. 291.

79. Derniers mots de *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 1461.

au pouvoir souverain de l'Esprit, dans le respect de la conscience libre et des lois contraires qui l'habitent. Un monde qui lui rappelait avec nostalgie cet idéal des Anciens : « unir et harmoniser toutes les forces de l'âme, la raison et la foi, la double observation des sens et de l'œil intérieur ». Idéal qu'incarnait un « compagnon de route », non antifasciste, celui-là : Empédocle d'Agrigente⁸⁰.

Symptomatique de choix apparemment incompatibles et de mises en relation sur le même plan de contacts idéologiques, religieux et affectifs, ce compte rendu des funérailles de Rolland en décembre 1944 par Charles Vildrac : « À l'enterrement, curieux mélange : des dominicains, les chefs du parti communiste, Duclos et Thorez et toutes sortes de personnalités de toutes idéologies⁸¹. »

Roland Roudil

Université de Montpellier 3 – RIRRA21

80. Romain Rolland, « Empédocle d'Agrigente », *op. cit.*, p. 25.

81. Charles Vildrac, *Pages de journal. 1922-1966*, Paris, Gallimard, 1968.